

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 11

Artikel: A Cossonay
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198667>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Aux nouveaux abonnés.

Les nouveaux abonnés, à dater du 1^{er} avril prochain, recevront gratuitement les numéros du mois de mars.

Le télescope photographique.

Un de nos concitoyens, M. Auguste Vautier, de Grandson, a inventé un appareil permettant de photographier à de grandes distances. Il l'a présenté aux officiers de l'état-major général, à Berne, qui en ont été émerveillés, dit-on. Grâce à cet instrument, on peut prendre dans un rayon de cent kilomètres des clichés où s'impriment avec netteté, non seulement les grandes lignes du paysage, mais aussi les détails invisibles à l'œil nu, maisons, arbres, personnes, etc. C'est une chambre noire-télescope ou un télescope photographique, comme on voudra.

Pas n'est besoin d'être un Moltke pour comprendre l'intérêt que la découverte de M. Vautier offre au point de vue militaire. Elle permettra en particulier d'obtenir des photographies des travaux de défense, des forteresses de l'ennemi, sans qu'il s'en doute et sans que ses factionnaires puissent vous tirer dessus.

La nouvelle de cette invention n'a pas causé une sensation moins vive dans le monde des photographes, amateurs et professionnels, que dans les cercles militaires. Qui ne fait de la photographie aujourd'hui ? Il est telle famille dont le père, la mère, les enfants, chacun possède son « kodak » et prend des vues et développe des clichés et retouche, imprime et colle des épreuves toute la sainte journée. C'est une vraie toquade. Vous ne pouvez pas faire une visite à ces bonnes gens sans qu'on braque sur vous une de ces petites boîtes qui font votre portrait en un dixième de seconde, si bien que lorsque vous essayez de vous défendre, la famille possède déjà une demi-douzaine d'instantanés de votre personne, de face, de profil, de trois quarts, de dos, en buste et en pied.

A ces affamés de portraits, combien est préférable le paysagiste photographe, alpiniste ou cycliste. Celui-là au moins vous laisse en paix, vous et votre binette et, pour peu qu'il ait quelque sentiment de l'art, il rapporte de ses excursions des petits tableaux souvent exquis. Cela n'a pas la banalité des « sites célèbres » qui ornent la devanture des bazars; ce sont des paysages où l'amateur a mis pour ainsi dire quelque chose de lui-même et qui lui rappelleront jusqu'à la fin de ses jours telle heure ensoleillée, tel lieu où se rattache quelque souvenir béni.

Le télescope photographique de M. Vautier servira à merveille tous ceux qui admirent la montagne, mais qui détestent l'alpinisme; tous ceux dont le tempérament est réfractaire aux longues marches et qui ne demandent pas mieux cependant que de voir de nouveaux lieux. Du fond des vallées, des bords de nos lacs, ils n'auront qu'à diriger le nouvel engin sur les pentes du Jura ou des Alpes, fussent-

elles éloignées d'eux de vingt-cinq lieues, et la montagne leur donnera autant de tableaux et de scènes qu'ils voudront. Ils en rempliront des albums dont la contemplation leur procurera un plaisir égal à celui qu'éprouvent les vrais touristes à courir par monts et vaux.

Utile aux militaires, aux voyageurs, aux ascensionnistes, aux paysagistes sédentaires, le merveilleux instrument ne sera pas moins aux gens dont la curiosité est le faible ou le fort. Car il permettra de commettre impunément bien des indiscretions. Vous vous trouvez, par exemple, sur un des ravissants belvédères comme le Jura en offre tant, à Mauborget, à Bullet ou à Saint-Cergues, et, sans penser à mal, vous prenez un cliché télescopique d'un coin des Alpes vaudoises, un coin gros comme un écu et où l'œil ne voit que du bleu, au propre et au figuré. O surprise! votre cliché vous montre, paresseusement étendu sous un mélèze, un ami que vous aviez convié à vous tenir compagnie un jour ou deux et qui avait décliné votre invitation à cause des harassantes besognes qui, disait-il, l'enchaînaient à son bureau. Ou bien, braqué, sur quelque autre point, votre appareil vous livrera la photographie de quelqu'une de vos connaissances, homme très grave d'ordinaire, dinant en galante compagnie sur la terrasse d'une petite auberge perdue dans la campagne.

Nos gestes les plus intimes pourront être surpris et fixés à jamais par le fatal instrument. Figurez-vous un chasseur traversant les marais de l'Orbe. Il est contraint à un moment donné de lâcher son fusil et de s'arrêter. Autour de lui, pas une maison, pas un arbre, pas un buisson. Il est seul, du moins il croit être seul. Mais, du Signal de St-Cierges ou des hauteurs du Suchet, l'objectif à longue portée le croque dans une posture qui pour être toute naturelle n'est pas de celles dans lesquelles on tient à ce qu'on vous voie.

Vous aviez bien besoin, Monsieur Vautier, d'imaginer votre diabolisme de machine! V. F.

A Cossonay.

Il y a fort longtemps de cela — j'étais encore tout enfant — mon père fut appelé un jour à Cossonay, pour affaires de famille. Il voulut bien m'accorder le plaisir de l'accompagner. Jugez de ma joie : aller en chemin de fer, chose rare alors pour des enfants. La destination m'importait peu. Pampelune, Paris ou Cossonay, pour moi c'était tout un.

En descendant à la gare, nous rencontrons un monsieur de notre connaissance :

« Hé, bonjour, lui dit mon père en l'abordant, où allez-vous comme ça ? »

— Où je vais ? Je n'ose pas vous le dire.... Et vous-même.... où allez-vous ?

— Moi non plus, je n'ose vous le dire.

— Alors, c'est à Cossonay !

— Oui, vous aussi ?

— Hélas !..

Là-dessus, d'un mouvement spontané et réciproque, ils se tendirent la main en signe de condoléance.

Samedi dernier, répondant à une aimable invitation, je vais prendre le train. Dans la rue, je croise un ami.

« Alors, tu pars, me dit-il; où vas-tu ? »

— Je m'en vais assister à une soirée de l'orchestre de Cossonay.

— Veinard!... Bien du plaisir.

Que les temps sont changés!

Pourquoi?...

Parce que, il y a une vingtaine d'années, bien des gens parlaient avec dédain de Cossonay, qui n'y étaient jamais allés. Ils n'en connaissaient que le gracieux clocher, émergeant des grands arbres, au sommet de la colline.

Parce que, aujourd'hui, un petit chemin de fer gravit les « Côtes », dont l'ascension rebuait plusieurs. Il fallait autrefois la nécessité pour vous faire affronter la grimpée. Bonnes gens à bedaine et à souffle court, rhumatisants, et vous tous aussi, paresseux en bonne santé, votre curiosité n'allait pas au-delà des Grands-Moulins et du café de la Gare. Oh! ces « Côtes », c'était la muraille de Chine qui séparait Cossonay du reste du monde.

Maintenant, une large brèche est ouverte dans la muraille. Grâce à son funiculaire, Cossonay participe à la vie commune. Il est sur la ligne internationale du Simplon, sur le passage de la malle des Indes. Du haut de sa colline, il pourra la voir, cette malle, filant à toute vapeur vers le pays des rajahs, des tigres du Bengale et des éléphants blancs, et emportant au loin la renommée des crus de Gollion, de l'eau-de-cerises de Penthalaz, des petits fromages de La Sarraz et des foires de Cossonay; il pourra entendre les appels bruyants des contrôleurs : « Londres, Paris, Cossonay, Milan, Brindisi et la ligne ».

C'est le progrès. C'est l'avenir s'ouvrant radieux. Cossonay est vengé et bien vengé des dédains de jadis.

D'emblée, Cossonay est entré résolument dans le mouvement. Après le funiculaire, le Casino Oh! ne vous figurez pas un somptueux édifice, comme les casinos d'Yverdon et de Morges, par exemple. Non, c'est une construction très modeste, mais confortable et à laquelle il ne manque rien... rien qu'un petit foyer, où, pendant les entr'actes, souvent longs, les dames puissent aller se rafraîchir, et jaser un brin à l'abri des conversations bruyantes des messieurs, de la fumée des pipes et des cigares.

Extérieurement, l'architecture du casino de Cossonay rappelle celle de certaines chapelles dissidentes élevées dans nos petites villes. Qu'on me pardonne la comparaison; je n'en saurais trouver de plus exacte. A l'intérieur, une décoration sobre et de très bon goût supplée au luxe excessif et crieur que la mode a créé pour les édifices de ce genre. Vrai, quand les dames et les demoiselles de Cossonay, en des toilettes multicolores, qu'elles portent à ravir, ajoutent au décor de la salle le charme incomparable de leurs attraits, le coup d'œil est des plus enchanteurs.

Cossonay a un orchestre de vingt musiciens; un orchestre fort bon, ma foi, dont les artistes

ne viennent ni de Lausanne, ni de Vevey, ni de Montreux. Ce sont tout simplement des amateurs de la localité et des villages voisins. Seul, le chef est une importation; c'est M. Thümer, de Lausanne, qui s'acquitte de sa tâche avec beaucoup de talent, de dévouement et — il nous l'a dit lui-même — avec beaucoup de plaisir.

Même chose pour les artistes dramatiques, qui tous sont de Cossonay, de la ville même ou des environs. Dames et messieurs, notaires, professeurs, négociants et employés s'associent sans façons, pour le plus grand plaisir de leurs auditeurs et pour le leur propre.

La pièce de résistance de la soirée de samedi dernier était *L'abbé Constantin*, une comédie un peu terne, monotone, dont tout l'attrait est dans les finesses de l'interprétation. La tâche était ingrate. Eh bien, les artistes amateurs de Cossonay s'en sont tirés avec honneur.

M'est avis qu'à présent le vrai domaine du théâtre d'amateurs c'est la province. Dans les villes qui ont une scène sur laquelle jouent régulièrement des artistes de profession, les amateurs ont affaire à trop forte partie; ils ne trouvent plus auprès du public l'appui qu'ils en attendent. Et puis — pourquoi ne pas le dire — en ville, les amateurs sont trop facilement portés à imiter les gestes, les trucs, les effets particuliers des acteurs en vedette qu'ils ont occasion d'entendre. C'est un grand tort, ce me semble, car, à ce jeu-là, les amateurs s'exposent à perdre, sans compensation le plus souvent, leur personnalité, leur simplicité et ce charme particulier d'une inexpérience qui se laisse voir franchement. On pardonne tout à des amateurs sincères, qui se montrent tels qu'ils sont et ne prétendent point jouer les Mounet-Sully ou les Coquelin. En rendant leur rôle à leur façon, tel qu'ils le comprennent, ils arrivent à une interprétation qui, pour n'être pas toujours conforme à la tradition et aux règles du théâtre, n'en est pas moins souvent très intéressante.

C'est là un des grands mérites des amateurs de Cossonay.

J'avais vu jouer *L'abbé Constantin* par une troupe parisienne. C'était parfait, naturellement, et je sortis enthousiasmé du théâtre. L'autre soir, je sortis également enchanté du casino de Cossonay, bien que mes impressions fussent toutes différentes de celles que m'avait procurées la première représentation.

Voilà! Ou bien l'art parfait ou bien le naturel, tout simple. Il n'y a pas de milieu.

Aussi, M. Darcourt, qui, dans quelques jours, irez là-bas, avec vos excellents artistes, vous y serez, la chose est sûre, fort bien accueilli et très applaudi, mais, de grâce, n'allez pas me gêner mes artistes de Cossonay.

Et toi aussi, Cossonay, tout en prenant ta juste part du progrès et des idées nouvelles, reste ce que tu es, le gros bourg tranquille, où la vie rustique et la vie citadine se confondent, se marient si heureusement; où la première pousse jusque sous tes fenêtres ses opulentes « courtines », où la seconde égrène jusque dans les champs de blés et de pommes de terre ses coquettes villas.

C'est là ce qui fait ton charme. J. M.

La voix du clocher.

NOTE GAIE

Quelle jolie petite paroisse que celle de l'abbé Rivière. Juste à la crête d'une montagne et dominant les alentours comme de la pointe d'une aiguille.

Vignobles, pâturages, langues de femmes bien aiguisées, rien n'y manquait; mais de religion, pas plus que sur la main.

Le curé gémissait profondément de cette indifférence contre laquelle il luttait depuis plus de dix

ans. Son confessionnal était tout à fait désachalandé, pas même un échantillon de cette espèce qui s'attache au bois, et qu'on nomme dévoto, point de vieille fille sacristine, pour souffler sur la foi qui s'y éteignait.

C'était au point que le bon curé avait appris à sa servante, Mlle Anastasie, à servir la messe, car les enfants de cœur n'étaient bons qu'à boire le vin des burettes, ou à se donner des taloches derrière son dos; mais comme elle était très obstinée, ils ne pouvaient aller ensemble plus loin que l'Introït, car pour le Kyrie, M. le Curé n'aurait jamais eu le dernier mot.

Avec cela, l'église avait peine à se tenir debout. Les murs lézardés, le plafond fendu, le clocher où pendait une seule cloche, les gouttières... bref un délabrement qui n'avait d'égal que celui de la conscience de ses paroissiens.

L'abbé Rivière ne mangeait plus, tant il se faisait de mauvais sang, et par suite il maigrissait à vue d'œil. Sa longue soutane pendait autour de lui comme une draperie contre un pilier.

Que faire! à quel saint se rendre, pour convertir sa malheureuse paroisse, et s'assurer encore s'il se pouvait, une petite place en paradis!

Un jour qu'il prolongeait sa méditation plus qu'à l'ordinaire, parce qu'elle dégénérait en examen de conscience, il crut voir le diable, faisant sauter au bout de sa fourche toutes les âmes de ses ouailles au fond de l'enfer...

Cette vision si lugubre acheva de l'épouvanter à tel point qu'il résolut de les lui arracher à tout prix...

Hélas! comment s'y prendre! C'était cette question qui lui faisait pousser de si profonds soupirs, en arpentant les allées de son jardin, pendant qu'il récitait son office.

Mlle Anastasie, qui tricotoit ses bas en soignant du coin de l'œil son vieux maître, ne perdait pas un de ses soupirs dont elle connaissait la cause. Aussi lui cria-t-elle tout à coup du fond de sa cuisine:

— M. le curé! si vous promettiez tant seulement deux sous à saint Antoine, il vous enverrait sûrement une idée lumineuse.

— On pourrait bien essayer! répondit-il tout en haussant les épaules avec découragement: Qui ne hasarde rien, n'a rien!

— Tiens! ne dirait-on pas que c'est déjà fait, reprit la domestique... V'là justement qui m'en vient une, et je crois bien qu'elle éclairera toute la paroisse.

Et rejoignant l'abbé Rivière, la brave fille lui fit tout bas part de son inspiration.

Elle était sans doute merveilleuse, car le visage de son maître se rasséréna.

— Cependant, reprit Mlle Anastasie, lorsqu'elle eut achevé sa confidence... ça me laisse un remords... Vous savez bien qu'on prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre!

— On le dit, répartit tranquillement l'abbé... mais ce n'est pas prouvé...

Le dimanche suivant, c'était justement la fête patronale. En cet honneur, et par exception le fils du maire devait servir la messe, et Mlle Anastasie qui remplissait les fonctions de sonneur, avait tellement sonné l'unique petite cloche, que tout le monde s'était mis en route, pour voir de quoi il retournait.

Une fois à l'église, le plus gros était fait, et les curieux y entraient par un reste d'habitude.

Au moment du prône, l'abbé Rivière monte en chaire, le visage pâle et défait. Il promène sur l'auditoire des regards lamentables... et sans autre préambule raconte en termes très émus la vision dont il a été favorisé...

— Vous le voyez, mes frères, tonne-t-il, profitant de l'effroi général; vous avez été sourds à tous les appels à la pénitence, il ne vous reste plus que les flammes de l'enfer, autant les subir tout de suite.

Etendant alors le bras vers la voûte de l'Eglise, il prononce comme l'ange exterminateur ces terribles paroles:

— Feu du ciel, descendez!

Au même instant du haut de la coupole lézardée que le clocher surplombe, jaillissent des milliers d'étincelles, qui se répandent sur les assistants immobiles de terreur...

— Feu du ciel, descendez! reprend de nouveau le curé qui croit lire sur les visages des signes de repentir, et entend plus d'un pêcheur se frapper la poitrine, non sans regarder si son voisin en fait autant.

Les étincelles tombent toujours plus pressées, plus abondantes. Les cris de grâce... grâce... M. le curé, nous nous convertirons... commencent à dominer le crépitement; mais le saint homme jugeant qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, crie encore d'une voix frémissante:

— Feu du ciel, descendez!

Une légère acalmie semble se produire... Le clocher lui-même paraît s'entr'ouvrir et livre passage à une sentence de grâce, qui arrive à l'oreille du prédicateur comme un coup de tonnerre:

« Monsieur le curé, il n'y a plus de paille! »

DE BON ALOY.

A propos d'un article.

L'année dernière, dans un des derniers numéros du *Conteur*, un vieil abonné des bords de la Veveyse signalait certaines expressions défectueuses que beaucoup de personnes, qui ont sans doute quelque difficulté à s'exprimer, emploient dans la conversation de chaque jour. C'est le mot d'*a-côté*, comme le dit très bien l'honorable Veveysan, ce mot qui est l'à peu près, l'approchant de ce que l'on veut dire et qui sort si facilement de la bouche de tant de bons Vaudois, parce que ceux-ci ne connaissent bien souvent pas du tout le mot propre à employer dans chaque cas.

Outre ces fautes de langage que nous commettons, il en est d'autres qui ne sont pas bien graves non plus, mais dont on pourrait plus aisément se corriger; je veux parler des fautes de liaison.

Chacun fait plus ou moins souvent de ces fautes-là, n'est-ce pas? Et dans le feu d'une conversation ou d'un discours, elles échappent même à l'homme le plus lettré; mais il est certains personnages, beaux phraseurs, aimant par dessus tout à s'entendre causer, qui ont pour détestable manie de faire sonner à tout propos les *s* et les *t* avec le mot qui suit et d'appuyer même sur certaines liaisons de mots qui, bien permises en bon français, sont cependant évitées par les orateurs, parce que ces liaisons-là, pour ne pas être défectueuses, tintent néanmoins fort mal à nos oreilles.

Un de mes amis, qui avait contracté cette déplorable habitude, disait entr'autres: Il est deux heures *z'et* demie, trois, six, dix heures *z'et* demie. Ces liaisons doivent se faire il est vrai, parce qu'elles appartiennent à la langue; néanmoins elles nous paraissent un peu pous-sées à l'extrême, à nous autres Vaudois surtout, qui nous soucions fort peu de ces mariages de mots et qui, en fait de liaisons, sommes plutôt enclins à les négliger.

L'ami en question était tellement pénétré de cette manie de faire sonner l'*s* du mot *heures* avec les mots *et demie* qu'il lui arrivait très souvent de dire: Voilà une heure *z'et* demie! déjà une heure *z'et* demie, etc., ce qui lui valut un jour une remarque fort bien appliquée. Puisque, lui fut-il dit, tu te plais à faire de si belles liaisons, ne te gêne pas de dire dorénavant, il est une *z'heure z'et* demie; ce sera tout à fait joli!

Dès lors, notre ami s'est corrigé.

Il est aussi d'autres personnages qui, pour singer ceux que je viens de signaler, font alors d'affreuses liaisons, de ces liaisons que l'on nomme des *cuirs* ou des *fours*, dans le langage vulgaire.

Un honorable syndic de ma connaissance était dans ce cas. Un jour, arriva au village un des membres du Conseil d'Etat.

— Comment cela va-t-il, Monsieur le syndic? lui fit le Conseiller en l'abordant.